

Prologue

Par une journée d'hiver froide et pluvieuse, les rues de Dublin n'étaient pas l'endroit idéal pour qu'un jeune garçon y flâne, sauf si ce garçon avait le nez collé à la vitre de la plus fascinante des librairies. Les lumières scintillantes et les couvertures de livres colorées l'attiraient, promesses d'aventures et d'évasion. La vitrine était pleine d'objets divers et de bibelots ; des montgolfières miniatures qui atteignaient presque le plafond, des boîtes à musique avec des oiseaux mécaniques, des manèges qui tournaient en carillonnant. À l'intérieur, la libraire l'aperçut et lui fit signe d'entrer. Il secoua la tête et rougit légèrement.

— Je vais être en retard à l'école, articula-t-il à travers la vitre.

Elle acquiesça et sourit. Elle semblait assez sympathique.

— Juste une minute, dit-il, ayant résisté à l'envie d'entrer pendant trois secondes en tout.

— Va pour une minute.

Installée derrière le comptoir, elle poursuivit sa tâche, qui consistait à sortir des livres d'un grand carton. Elle jeta un coup d'œil à sa chemise sortie de son pantalon, à sa tignasse qui n'avait pas vu un peigne depuis un moment et à ses chaussettes dépareillées. Elle sourit discrètement. La

Libraire d'Opaline attirait les petits garçons et les petites filles comme un aimant.

— En quelle classe es-tu ?

— En CM1, à St Ignatius, répondit-il, tendant le cou pour observer les avions de bois suspendus au plafond voûté.

— Et ça te plaît, l'école ?

En guise de réponse, il ricana.

Elle le laissa feuilleter un vieux livre de magie, mais bientôt, il approcha de sa caisse et se mit à examiner les lettres et les enveloppes posées sur le comptoir.

— Tu peux m'aider si tu veux. Je suis en train d'envoyer des invitations pour le lancement d'un livre.

Il haussa les épaules, puis se mit à l'imiter : il plia les lettres, avec un peu trop d'enthousiasme, avant de les glisser dans les enveloppes. Il faisait tant d'efforts qu'il plissait le nez, ce qui modifiait la constellation de taches de rousseur qui s'étalait jusqu'à ses joues.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « Opaline » ? demanda-t-il, en détachant les syllabes de ce dernier mot.

— Opaline est un prénom.

— C'est votre prénom ?

— Non, moi je m'appelle Martha.

Elle constata que cette explication ne le satisfaisait pas.

— Je peux te raconter une histoire à son sujet, si tu veux ? Elle n'aimait pas beaucoup l'école, elle non plus. Ou les règles.

— Ou obéir aux ordres ? suggéra-t-il.

— Oh, elle avait particulièrement horreur de ça, approuva-t-elle avec un sourire entendu. Pendant que tu finis de mettre ces lettres dans les enveloppes, je vais nous faire du thé. Une bonne histoire commence toujours par une tasse de thé.

Opaline

Londres, 1921

Je passai les doigts sur le dos du livre, laissant les creux de la couverture en relief guider ma peau vers quelque chose de tangible ; quelque chose à quoi je croyais davantage qu'à la fiction qui était en train de se jouer devant moi. J'avais vingt et un ans et ma mère avait décidé qu'il était temps pour moi de me marier. Mon frère, Lyndon, m'avait hélas dégotté un crétin qui venait d'hériter de l'entreprise de sa famille ; une société qui importait une chose ou une autre d'un pays lointain. J'écoutais à peine.

— Il n'y a que deux possibilités pour une femme de ton âge, déclara ma mère, posant sa tasse et sa soucoupe sur la table à côté de son fauteuil. L'une est de se marier, et l'autre est de trouver un poste en rapport avec son rang.

— Son rang ? répétai-je, incrédule.

Tandis que j'observais le salon, à la peinture écaillée et aux rideaux défraîchis, je ne pus qu'admirer la vanité de ma mère. Elle s'était mariée en dessous de sa condition et s'était toujours évertuée à le rappeler à mon père, au cas où il l'aurait oublié.

— Êtes-vous obligée de faire cela maintenant ? pesta Lyndon tandis que Mme Barrett, notre domestique, balayait les cendres du foyer.

— Madame a demandé un feu, répondit-elle d'un ton dépourvu du moindre respect.

Elle était à notre service d'aussi loin que je me souviens, et n'acceptait que les ordres venant de ma mère. Elle traitait les autres membres de la famille comme de vulgaires imposteurs.

— Le fait est que tu dois te marier, renchérit Lyndon tandis qu'il traversait la pièce en s'appuyant lourdement sur sa canne.

Tout le côté droit de son corps avait été déformé par des éclats d'obus pendant la bataille des Flandres, et le frère que j'avais connu, de vingt ans mon aîné, était enterré quelque part dans ce champ de Belgique. Les horreurs qu'il avait dans les yeux m'effrayaient, et bien que je n'aime pas l'admettre, j'avais désormais peur de lui.

— C'est un bon parti. La pension de Père suffit à peine pour permettre à Mère de tenir la maison. Il est temps que tu sortes la tête de tes livres et que tu affrontes la réalité.

Je m'accrochai encore plus fort à mon livre. Une première édition américaine rare des *Hauts de Hurlevent*, un cadeau de mon père, qu'il m'avait offert en même temps qu'il m'avait transmis son amour profond de la lecture. Comme si c'était un talisman, j'avais pris entre mes mains l'ouvrage recouvert de tissu, dont le dos portait des mots trompeurs, dorés à chaud : « par l'auteur de *Jane Eyre* ». Nous l'avions trouvé totalement par hasard, dans un marché aux puces à Camden (un secret que nous ne pouvions avouer à Mère). Je découvrirais plus tard que l'éditeur anglais d'Emily Brontë avait permis cette erreur d'attribution afin de profiter du succès commercial de *Jane Eyre*, l'œuvre de sa sœur Charlotte. L'ouvrage n'était pas en parfait état ; les bords en

tissu étaient usés et la quatrième de couverture présentait une entaille en forme de V. Les pages se détachaient car les fils qui les reliaient les unes aux autres s'effiloçaient sous l'effet du temps et de l'usure. Mais pour moi, toutes ces caractéristiques, ainsi que l'odeur de tabac du papier, étaient comme une machine à remonter le temps. Les graines de mon avenir avaient peut-être été semées à cette époque. Un livre n'est jamais ce qu'il paraît. Je crois que mon père avait espéré que mon amour des livres me pousserait à m'intéresser à mes études, mais au contraire, il n'avait fait que nourrir ma détestation des salles de classe. J'avais tendance à me réfugier dans mon imagination, par conséquent, chaque soir, je rentrais de l'école en courant et je demandais à mon père de me faire la lecture. C'était un fonctionnaire, un honnête homme, qui adorait s'instruire. Il avait coutume de dire que les livres étaient davantage que de simples mots couchés sur le papier ; c'étaient des portails vers d'autres lieux, d'autres existences. J'étais tombée amoureuse des livres et des vastes mondes qu'ils renfermaient, et cela, je le devais entièrement à mon père.

— Si tu penches la tête, m'avait-il glissé un jour, tu pourras entendre les vieux livres te murmurer leurs secrets.

J'avais alors pris un livre ancien sur l'étagère, à la reliure en cuir de veau et aux pages colorées par le temps. Après l'avoir collé contre mon oreille, j'avais fermé les yeux, imaginant pouvoir entendre les secrets importants que l'auteur essayait de me révéler. Mais je n'avais rien entendu. Du moins, je n'avais pas entendu de mots.

— Alors ? avait demandé mon père.

J'avais patienté, laissant le son emplir mes oreilles.

— J'entends la mer !

C'était comme si j'avais un coquillage contre mon oreille, comme si l'air tourbillonnait entre les pages du livre. Mon père avait souri et posé la main sur ma joue.

— Est-ce qu'ils respirent, papa ? avais-je demandé.

— Oui, les histoires respirent.

Lorsqu'il avait fini par succomber à la grippe espagnole en 1918, j'étais restée à son chevet toute la nuit, en tenant sa main froide, et je lui avais lu son histoire préférée. *David Copperfield*, de Charles Dickens. Un peu bêtement, j'avais cru que les mots le ramèneraient à la vie.

— Je refuse d'épouser un homme que je n'ai jamais rencontré uniquement pour contribuer aux finances de la famille. Toute cette histoire est ridicule !

Mme Barrett fit tomber la balayette, et le son du métal heurtant le marbre froissa les traits de mon frère. Il exécrait tous les bruits forts.

— Sortez d'ici tout de suite ! tonna-t-il.

La pauvre femme avait les genoux fragiles et ce ne fut qu'après trois vaines tentatives qu'elle parvint à se relever et à quitter la pièce. Comment elle réussit à se retenir de claquer la porte, je ne le saurais jamais.

Je repris mon plaidoyer.

— Si je suis un tel fardeau pour vous deux, je vais déménager, tout simplement.

— Et où diable crois-tu pouvoir aller ? Tu n'as pas d'argent, fit valoir ma mère.

Désormais dans la soixantaine, elle avait toujours appelé mon arrivée dans la famille « une petite surprise », ce qui aurait pu sembler charmant si je ne connaissais pas son aversion pour les surprises. Grandir avec des gens beaucoup plus âgés ne faisait que renforcer mon besoin de me libérer et d'explorer le monde moderne.

— J'ai des amies, insistai-je. Je pourrais trouver un emploi.

Ma mère poussa un cri strident.

— Maudite sois-tu, espèce de gamine ingrate ! gronda Lyndon, me saisissant le poignet au moment où je me levais de ma chaise.

— Tu me fais mal, protestai-je.

— Je te ferai bien plus mal si tu refuses d'obéir.

Je tentai de dégager mon bras, mais mon frère me tenait fermement. Je regardai ma mère, mais elle étudiait intensément les motifs du tapis sur le sol.

— Je vois, dis-je.

Je venais enfin de comprendre que Lyndon était l'homme de la maison, et que c'était lui qui commandait désormais.

— Très bien, conclus-je, mais il s'accrochait toujours à mon poignet et je sentais son souffle âcre sur mon visage. J'ai dit, très bien.

Soutenant son regard, je tentai à nouveau de me libérer.

— Je vais rencontrer mon prétendant.

— Tu vas l'épouser, assena-t-il, puis il relâcha lentement son étreinte.

Je lissai le bas de ma robe et glissai mon livre sous mon bras.

— Bien. La question est donc réglée, déclara Lyndon, dont le regard froid fixait un point derrière moi. J'inviterai Austin à dîner ce soir, et nous pourrons tout organiser.

— Oui, mon frère, répondis-je.

Sur ces mots, je quittai la pièce pour monter dans ma chambre.

Je fouillai dans le tiroir supérieur de la coiffeuse et dénichai une cigarette que j'avais dérobée dans le stock de Mme Barrett, dans la cuisine. Je l'allumai après avoir ouvert la fenêtre, puis je tirai une longue bouffée, telle une femme fatale de cinéma. M'asseyant devant ma coiffeuse, je posai la cigarette sur une vieille coquille d'huître que j'avais ramassée à la plage l'été précédent, au cours de vacances insouciantes en compagnie de ma meilleure amie, Jane, avant qu'elle ne se marie elle-

même. Bien que les femmes aient désormais le droit de vote, un bon mariage était toujours considéré comme leur seule option.

Observant mon reflet dans le miroir, j'effleurai ma nuque à l'endroit où mes cheveux se terminaient. Mère avait failli s'évanouir lorsqu'elle avait découvert ce que j'avais fait de ma longue chevelure bouclée.

— Je ne suis plus une petite fille, avais-je argué.

Mais le pensais-je vraiment ? Il fallait que je sois une femme moderne. Que je prenne des risques. Toutefois, sans argent, comment pourrais-je accomplir quoi que ce soit sans obéir à mes aînés ? Ce fut alors que les paroles de mon père me revinrent à l'esprit... « *Les livres sont comme des portails.* » Je jetai un coup d'œil à ma bibliothèque et tirai une autre longue bouffée de tabac.

— Que ferait Nelly Bly à ma place ? me demandai-je, comme je le faisais souvent.

Pour moi, cette femme était l'incarnation de la bravoure – une Américaine, une pionnière du journalisme qui, inspirée par le livre de Jules Verne, avait fait le tour du monde en à peine soixante-douze jours, six heures et onze minutes. Selon elle, une énergie mise en œuvre et dirigée correctement pouvait faire des miracles. Si j'étais un garçon, je pourrais annoncer mon intention de faire le tour de l'Europe avant de me marier. J'avais très envie de découvrir des cultures différentes. J'avais vingt et un ans, et je n'avais rien fait. Rien vu. J'observai une fois de plus mes livres, et je pris ma décision avant même d'avoir fini ma cigarette.

— Combien pouvez-vous m'en offrir ?

Je regardai M. Turton examiner mes exemplaires reliés des *Hauts de Hurlevent* et de *Notre-Dame de Paris*.

C'était le propriétaire d'une boutique étouffante, qui n'était en réalité qu'un très long couloir sans fenêtre. La fumée de sa pipe rendait l'air piquant et mes yeux commencèrent à s'embuer.

— Deux livres, et c'est généreux.

— Oh, non, il me faut beaucoup plus que ça.

Il aperçut le *David Copperfield* de mon père et, avant que je puisse l'en empêcher, il se mit à le feuilleter.

— Celui-là n'est pas à vendre. Il a... une valeur sentimentale.

— Ah, voilà qui est intéressant. Cette édition est connue comme « l'édition de lecture », car Dickens l'utilisait pour ses lectures publiques.

Son nez bulbeux et ses yeux minuscules lui donnaient l'air d'un blaireau, ou d'une taupe. Il renifla l'ouvrage précieux comme s'il s'agissait d'une truffe.

— Oui, je suis au courant, répliquai-je, tentant d'arracher le livre à ses mains avides.

Il poursuivit son évaluation, comme s'il le présentait déjà lors d'une vente aux enchères.

— Somptueuse reliure en cuir de veau rouge verni. Une très belle édition ; motifs complexes dorés à chaud sur le dos ; tranches entièrement dorées ; pages de garde en papier marbré d'origine.

— C'est mon père qui m'a offert cet ouvrage. Il n'est pas à vendre.

Par-dessus le bord de ses lunettes, il me jaugea.

— Mademoiselle... ?

— Mademoiselle Carlisle.

— Mademoiselle Carlisle, c'est l'un des exemplaires les mieux conservés de cette édition que j'aie jamais eu entre les mains.

— Et illustré pour Hablot K. Browne. Son nom de plume, Phiz, y est inscrit, ajoutai-je avec fierté.

— Je peux vous en proposer quinze livres.

Le monde devint tout à coup silencieux, comme c'est souvent le cas juste avant une décision qui change le cours d'une vie. Un chemin menait à la liberté, à l'inconnu. L'autre chemin menait à une cage dorée.

— Vingt livres, monsieur Turton, et je vous le cède.

Il plissa les yeux et ses lèvres trahirent un sourire réticent. Je savais qu'il paierait ce prix, tout comme je savais que je consacrerai ma vie à récupérer ce livre. Lorsqu'il eut le dos tourné, je remis mon exemplaire des *Hauts de Hurlevent* dans ma poche et je disparus.

Et c'est ainsi que ma carrière de marchande de livres débuta.